

Robert MONTAL



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Léon SOMVILLE

1994

Qu'il s'adonne à l'un ou l'autre genre, poème ou roman, conte ou nouvelle, qu'il se protège par l'humour ou se venge par l'ironie, Robert Montal, malgré une écriture consciente de ses ruses et de ses effets, garde la nostalgie irraisonnée du « festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient » (Rimbaud). L'enfance massacrée reste au cœur du procès qu'il fait au monde.

Biographie

1927 Naissance à Molenbeek-Saint-Jean le 21 janvier. Ascendances flamandes et wallonnes.

1933-1945 Études à l'école communale N° 10 de la Ville de Bruxelles, puis à l'athénée Léon Lepage. Termine ses humanités à l'athénée Robert Catteau. Passionné par le dessin. Premiers essais littéraires à l'âge de 14 ans (poèmes, contes, ébauches de romans).

1945-1949 Études de philologie romane à l'Université de Bruxelles. Consacre un mémoire à Gérard de Nerval. Collabore à plusieurs revues littéraires.

1949 Désigné comme professeur de français à l'athénée de Comines.

1950 Enseigne à l'athénée Robert Catteau. Fréquente les milieux littéraires de la capitale, écrit dans *La Dernière Heure*, *Le Faune*, *La Revue nationale*, *Le Thyse*, etc. Avec trois camarades, fonde un cabaret littéraire, *Le Diable à quatre*, situé dans une cave de la rue Saint-Esprit. Y feront leurs débuts de chanteurs ou de comédiens : Jacques Brel, Christiane Lenain, Christian Barbier, Stéphane Steeman et quelques autres. Compose des textes de chansons, mis en musique par Jacques Say, José Vérane, Michel Legrand.

1954 Publie *L'adolescent Rimbaud*. Entreprend une thèse de doctorat qui sera défendue en 1960 et publiée en 1962 (*René Ghil. Du symbolisme à la poésie cosmique*).

1955 Épouse Jacqueline Godefroid. Naissance d'une fille, Dominique, en 1956, et d'un fils, Olivier, en 1957.

Robert MONTAL - 6

1968 Entre au «Groupe du Roman», en assure la direction effective à partir de 1973. À publié, entretemps, des recueils de poèmes, des essais et des livres pour enfants.

1969 Enseigne à l'Université néerlandophone de Bruxelles. À côté de ses œuvres de création, consacre plusieurs essais à la littérature française de Belgique.

1982 Fonde la «Société d'étude des lettres françaises de Belgique».

Robert Montal est décédé le 6 février 1998

Bibliographie

1. Poésie.

- ***Chansons des jours inquiets***, Bruxelles, 1948.
- ***Poèmes du temps et de la mort***, Bruxelles, 1959.
- ***Patience de l'été***, Bruxelles, 1965.
- ***Un royaume en Brabant***, Bruxelles, 1969.
- ***Topiques***, Bruxelles, 1978.

2. Romans et nouvelles.

- ***Fleur d'Oronge***, Paris, 1958.
- ***La traque***, Nivelles, 1970.
- ***La courte paille***, Paris, 1974.
- ***Le bon sommeil***, Bruxelles, 1980.
- ***Tous feux éteints***, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1992.

3. Récits pour enfants.

- ***La boîte à musique***, Bruxelles, 1956 ; rééd. Bruxelles, 1965.
- ***Le jeu du prince et du printemps***, Bruxelles, 1966.

4. Théâtre.

- ***L'invitation***, Virton, 1975.

5. Essais.

- *L'adolescent Rimbaud*, Lyon, 1954.
- *Un prince d'Aquitaine ou La vie tragique de Gérard de Nerval*, Bruxelles, 1965.
- *Rimbaud*, Paris, 1968.
- *Introduction à la poésie française*, Bruxelles, 1970.
- *Lautréamont*, Paris, 1973.
- *La littérature belge d'expression française*, Paris, 1973 ; rééd., Paris, 1980 (en collaboration avec R. Burniaux).
- *Ionesco*, Bruxelles, 1974.
- *La poésie française de Belgique de 1880 à nos jours*, Bruxelles, 1977 (en collaboration avec Michel Joiret).
- *Littérature française de Belgique*, Sherbrooke (Québec), 1979.
- *La littérature française de Belgique*, Paris-Bruxelles, 1980 (en collaboration avec Jean-Marie Klinkenberg).
- *Suite nervalienne*, Köln, 1987.

Principaux prix obtenus : Prix Félix Trousson, Prix Hubert Krains, Prix du Brabant, Prix Félix Denayer, Prix Sander Pierron, Prix de la Ville de Bruxelles.

Texte et analyse

- I 1. *Mort,*
2. *J'aimerais reposer dans cette terre*
3. *Qui s'est faite à mon corps,*
4. *Et qu'une joie trop vive*
5. *M'a fait mordre déjà.*
- II. 6. *Je mêlerai mes jambes*
7. *Aux racines sonores*
8. *Du peuplier attrape-vent,*
9. *Et pour rester un peu vivant,*
10. *Je m'ouvrirai d'autres carrières*
11. *Sous le chapiteau bleu du temps.*
- III. 12. *Seul,*
13. *Dans mon hiver de glaise,*
14. *Grattant la terre à mes côtés,*
15. *Et la bouche appuyée sur une écorce amère,*
16. *Je me perdrai dans mes cités.*
17. *Je laisserai la pluie essuyer mes paupières*
18. *Et les oiseaux de nuit viendront cribler mon front.*
- IV. 19. *Et toi,*
20. *Mon orpailleur d'étoiles,*
21. *Mon bel arbre humilié*
22. *Par la lumière aveugle,*
23. *Mon trafiquant d'oiseaux,*
24. *Tu nourriras mes faims par tes racines d'eau.*
- V. 25. *J'aurai tant regardé*
26. *Passer la vie par les fenêtres*

27. *Que j'en aurai pour des années*
28. *De souvenirs à dévider.*

- VI. 29. *J'aurai vécu comme on peut vivre,*
30. *Quand on se demande pourquoi,*
31. *Toujours à cheval sur deux vérités,*
32. *Aimant l'amour sans bien aimer,*
33. *Et profondément étonné*
34. *De ne rencontrer dans les glaces*
35. *Qu'un fantôme sans âme ou qu'un singe sans face.*

- VII.36. *Je serai mort Dieu sait comment,*
37. *Sans même avoir connu la grâce*
38. *De comprendre pourquoi j'avais été vivant.*

- VIII.39. *Et continuant à confondre*
40. *La vérité de l'arbre avec celle du vent,*
41. *J'attacherai des cerfs-volants*
42. *À mes plus maigres solitudes ;*
43. *Ainsi, cherchant par habitude*
44. *Une voix de papier pour mes incertitudes,*
45. *Toutes les plumes dont j'ai jadis griffé le temps*
46. *Redonneront des ailes à mon fantôme blanc.*

(Patience de l'été, XX.)

Selon qu'elle signifie la destruction du corps ou qu'elle ouvre les portes d'une autre vie, la mort suscite des représentations symboliques variées. Le sentiment le plus général reste cependant celui qu'exprime, dans notre littérature, la formule lapidaire de Villon :

*Et meure Paris ou Helaine,
Quiconques meurt, meurt a douleur.*

À cet égard, la pièce XX de *Patience de l'été* a de quoi surprendre. Ne risque-t-elle pas le terme *joie* dès la strophe liminaire ? S'en remettant à Dieu pour décider du «comment» de la mort, l'on semble s'inquiéter davantage du «pourquoi» de la vie :

*Je serai mort Dieu sait comment,
Sans même avoir connu la grâce
De comprendre pourquoi j'avais été vivant.*

On n'est pas plus détaché, à moins que la légèreté du ton ne soit une défense contre une panique réelle.

Au demeurant, la réussite d'un poème ne se mesure pas à l'universalité de son thème. Fête du langage, il ne sépare pas la saisie du sens de la perception d'une forme. Une fois disposés selon les contraintes du vers et de la strophe, les mots dessinent des arrangements dont le caractère semble appartenir à la fois aux registres du nécessaire et du ludique.

Composé de huit strophes de longueur inégale, le poème use encore de mètres divers : l'hexasyllabe domine dans la première moitié, l'octosyllabe dans la seconde ; l'alexandrin est présent dans les deux, mais surtout dans les strophes III et VIII. On ne compte que deux décasyllabes (I, 2 ; VI, 31). Trois strophes de la première moitié sont introduites par un mètre d'une ou de deux syllabes. Les variations de rythme sont peut-être moins évidentes que le dispositif graphique créé par les blancs cernant aussi bien le vers (dit libre) que la strophe. On est ainsi frappé, dans la deuxième partie, par l'alternance des strophes courtes et longues. Dans la première partie, les blancs mettent en relief les monosyllabes à l'incipit des strophes I, III et IV. Dans la seconde, la présence à l'incipit des segments phrastiques *J'aurai tant regardé* (V), *J'aurai vécu* (VI), *Je serai mort* (VII), tous trois homologues au niveau grammatical, permet d'opposer les strophes V, VI et VII à VIII. Le schéma complet, fondé sur le regroupement des incipit et des anaphores, s'établit donc ainsi :

I, III, IV / II = V, VI, VII / VIII.

Le parallélisme obtenu est confirmé par un second schéma : chaque strophe est constituée par une phrase unique, sauf la strophe III, partagée par un point, et la strophe finale, où l'on peut estimer que le point-virgule sépare deux phrases. De là,

I, II, IV / III = V, VI, VII / VIII.

Les indications fournies par le nombre de vers dans chaque strophe rendent la première moitié du poème équivalente à la seconde ou peu s'en faut. En revanche, le poids syllabique est supérieur de 1/5 dans la seconde, où les octosyllabes prédominent, suivis des alexandrins.

Quant aux rimes, elles ne répondent pas aux exigences de la versification traditionnelle. Tantôt une rime (*Mort = corps*) se double d'une assonance à la strophe suivante (*sonores*, II, 7). Tantôt la voyelle finale et accentuée reste sans équivalence (*fenêtres*, V, 26). De strophe à strophe, des échos se répondent : *terre* (I, 2) = *amère* (III, 15); *carrières* (II, 10) = *paupières* (III, 17). L'ancien jeu des vers, s'il n'est plus respecté totalement, conserve beaucoup d'importance... On ne peut laisser échapper, à la lecture, le retour quasi obsédant des mots mis à la rime dans la strophe II tel qu'il s'effectue dans les deux strophes finales (unies grammaticalement par le **et** conjonctif) : *vent*, *vivant* et *temps*. La mise en valeur des termes-clés est confortée par la saturation qui résulte de la présence en fin de vers, dans les mêmes strophes et dans celles-là seulement, de la même voyelle nasale : *jambes* (II, 6); *comment* (VII, 36); *volants*, *blanc* (VIII, 41, 46).

Pour être tout à fait convaincante, la division bipartite esquissée par les schémas précédents demande d'être confirmée au niveau du contenu. À cet égard, un lecteur non prévenu verra dans l'arbre l'image archétypale de la première partie (I à IV), à laquelle la seconde oppose les jeux plus abstraits de la conscience remémorante, au moins en V, VI et VII (la strophe VIII a manifestement un rôle de synthèse).

Symbole privilégié, l'arbre délivre des significations multiples ; trait d'union entre la terre et le ciel, il emprunte à l'une et à l'autre des valeurs figuratives couvrant les quatre éléments : le poème ne manque pas d'exploiter ce riche fonds sémantique. L'on passe ainsi de l'ordre tellurique (I) aux registres de l'air (II), de l'eau et du feu (astral) (IV). Ce

qui est donné à comprendre au lecteur, à travers cet éventail, a sans doute trait à la régénération espérée par celui qui, une fois mort, confie son corps à la terre comme à ce lieu matriciel d'où il pourra renaître.

Que l'on songe au mythe de Gaïa et d'Antée ou à telle autre configuration imaginaire, c'est un espoir et un espoir seulement qui soutient le locuteur. La forme verbale du conditionnel (*J'aimerais*, I, 2) exprime à la fois le caractère hypothétique du scénario envisagé et l'atténuation que n'aurait pas comportée une formule comme « Je veux ». L'emploi du futur de l'indicatif dans les strophes II, III et IV est en parfait accord avec l'aspect conjectural des réactions dépeintes. C'est à partir de son présent (le présent du texte) que le locuteur anticipe sur ce qui suivra sa mort. En termes d'analyse du récit, la perspective temporelle adoptée donne lieu à une prolepse.

C'est par rapport à la prolepse des strophes II, III et IV que se définit l'analepse des strophes V, VI et VII, signalée grammaticalement par le futur antérieur et consacrée, sur le plan du contenu, au bilan d'une vie *qui a trouvé son terme*. D'un point situé au-delà de la vie, le locuteur a toute latitude de revenir sur ce qu'il a été, sur son existence achevée. Ici se manifeste à l'évidence l'articulation logique des deux parties du poème, qui sont encore ses deux moitiés. Pour que l'analepse effectue un retour en arrière aussi complet que possible, pour que le survol ou le bilan d'une vie entière soit rendu possible, il fallait que précède une prolepse de portée suffisante. La remémoration présuppose la constitution du remémoré. Et, dans le cas présent, celui-ci totalise toute une vie d'homme (ou, plutôt, de poète).

Dans un premier mouvement, le locuteur n'envisage la réalité de sa propre mort (I, 1) que pour lui substituer l'espoir d'une survie d'ordre mythique ou fantasmé. Ce n'est pas que l'humour soit tout à fait absent de sa démarche. Telle forme de l'expression nous en avertit. Il s'agit pour lui de *rester un peu vivant* (II, 9) : la prétention est modeste. L'identification au peuplier – les psychologues en conviendront – n'est pas le signe d'une grande assurance. D'ailleurs, les nouvelles *carrières* (II, 10) sont-elles si prometteuses ? Les strophes III et IV nous situent dans la saison la moins

appréciée, l'hiver, sous la pâle lueur des étoiles (IV, 20). L'écorce à embrasser est *amère* (III, 15), l'arbre est *humilié* (IV, 21). Pour se nourrir, l'eau (IV, 24).

La seconde partie renchérit sur la modestie de la destinée posthume. La mort n'aura guère modifié la nonchalance du vivant : même passivité, même tendance à rester à l'écart de l'actuel, à se satisfaire du jeu mental (V). Le narcissisme souligné par le symbole du miroir (VI, 34) débouche sur une attitude de méfiance envers les illusions humanistes, envers une quelconque autosatisfaction (VI, VII).

Quelles réponses le poème aura-t-il apportées à la question que pose aux vivants leur finitude ? Selon une certaine forme de pensée, la vie et la mort s'annulent dans un mouvement cyclique garantissant le passage d'un mode d'existence à un autre. Le poème explore ce champ mythique. Il examine cependant en dernier lieu les raisons propres à chaque individu et susceptibles de justifier la vie qui lui a été donnée. D'ordre philosophique ou métaphysique, ces raisons font de l'homme un être de culture plus qu'une entité biologique. Bien qu'accessible au doute, un tel être garde l'assurance que la meilleure victoire à remporter sur la mort est de constituer sa vie en tant que projet. À ce compte, des mots tels que *vérité* (VIII, 40) et *incertitude* (VIII, 44) s'équivalent : on cherche la première au prix de la seconde. Et l'on arrive à faire la nique au Temps, lequel ne peut rien contre cette *habitude* (VIII, 43) inhérente à ceux-là qui, par la *plume* ou par la *voix*, ont appris à le défier.

Choix de textes

*Quand le cheval de bois devient cheval marin,
Que je m'endors debout dans un haras d'étoiles
Et que je sens en moi s'ouvrir comme une voile
La nostalgie amère et grave de tes reins ;*

*Quand le soldat de plomb devient cheveu-léger
Pour une longue nuit de bataille et de gloire
Et que je vais mourir d'amour sans trop y croire
Puisque je fais toujours les choses à moitié ;*

*Quand mes rêves perdus vont l'amble, que mes mains
Déchiffrent ton profil comme un abécédaire,
Et dans le demi-jour chassieux d'un réverbère,
Dessinent sur le mur la forme de ton sein ;*

*O mon été pensif, ma faim, mon limonaire,
Mon collier de chagrin et de chanvre vivant,
Dieu sait ce qu'il me faut de sueur et de sang
Pour faire une journée de l'aube grabataire !*

(Un royaume en Brabant.)

*On m'a mis sous cloche, comme une pendule ancienne. Je suis à l'abri
des poussières, mais pas des regards indiscrets. Mon cœur continue à
battre régulièrement, pour le plus grand bonheur de tous. Je me venge
comme je peux, en n'indiquant jamais l'heure qu'il est.*

(Un royaume en Brabant.)

*Je souffre mille morts
Mais je fais mon devoir
Bon mari
Bon père
Bon soldat
Bon à tout
Bon à rien*

*Mais prends bien garde
Que ma colère n'éclate
Je te ferais un enfant à deux cœurs
Pour qu'il nous aime séparément*

(Poèmes du temps et de la mort.)

*Je meurs de toi dans cette chambre
Où l'été qui n'en finit pas
Frappait au chiffre de nos membres
La banquise étale des draps.*

*Je meurs de toi, de ton absence,
De ton rire qui ne vient plus
Battre l'obscur transhumance
De mon sommeil interrompu.*

*Où marches-tu, dans quelles villes,
Sur quels pavés gorgés de bruit,
Riche de ce bonheur tranquille
Des enfants qui n'ont rien compris ?*

*Quels soleils mordent tes paupières,
Tandis que je cherche pourquoi
Les statues se changent en pierre
Quand je les touche avec le doigt ?*

(Patience de l'été.)

*L'aune vorace a beau manger
Un petit tout neuf chaque automne,
Jamais sa faim ne l'abandonne
À d'illusoires satiétés.*

*Jour après jour, il s'empoisonne
De leurs prénoms mal digérés,
Tandis qu'à son flanc putréfié
Grossit la tumeur qui l'étonne.*

*Du bout de son orteil mouillé,
À l'angle cassé de la dune,
Il trace un cercle sous la lune
En soufflant sur ses doigts gercés.*

*Puis, plongeant ses paumes sanglantes
Dans les copeaux froids de la mer,
Il use à ce râteau de fer
Les cris de sa chair impatiente.*

*Assis dans le sable glacé,
Face à l'océan réversible
Il se prend lui-même pour cible
Et croit mourir de volupté.*

*Tandis que l'enfant fasciné,
Prisonnier du piège lunaire,
Dort à l'ombre triangulaire
De sa furtive royauté.*

(Patience de l'été.)

*Comme un caillou sous la paupière, une image aux arêtes coupantes
m'empêche de fermer l'œil gauche. Une moitié de moi reste éveillée dans
la nuit menaçante, attendant avec impatience de voir poindre le jour.*

(Topiques.)

*Je serre
 contre moi
 un visage ancien
et je passe au travers
comme l'amour
à travers l'absence*

(Topiques.)

*Commence alors la longue attente
Dans le chiendent et l'amarante.*

*Le soleil parle et je l'entends ;
Je suis dehors, je suis dedans.*

*Une chemise abandonnée
Flotte dans l'ombre de l'allée.*

*Ici, chaque chose a son nom ;
Le printemps roule ses citrons*

*Sur la rumeur acidulée
Des pianos de fin d'année.*

*Le temps s'en va, le temps s'envole ;
Je n'ai jamais quitté l'école.*

*J'ai raté le bonheur de peu ;
Je fais mon lit comme je peux,*

*Et je vieillis sans être adulte
Tandis que mon enfance exulte*

*Sous ma chemise amidonnée
Qui me fait signe dans l'allée.*

(Topiques.)

*Biographie du **séontophage** : il commença, vers l'âge de sept ans, par se ronger les ongles. Plus tard, ayant fait un mariage malheureux, il se mordit les doigts. Comme la saveur de sa chair ne lui déplaisait pas, à quarante ans, il était manchot.*

(Un royaume en Brabant.)

*Nous sommes bien pareils, toi, le danseur de corde
Qui suspends tes seize ans à la grâce du ciel,
Et moi, qui fais ma vie, comme tu fais ton miel,
Des périls délicieux que le rêve m'accorde.*

*J'endosse chaque soir ton destin réversible,
Écorce de coton qui m'opère de moi,
J'ouvre la vitre et je m'avance au bord des toits,
Insoucieux des voyous qui m'élisent pour cible.*

*Un œillet de sueur étoile mon aisselle,
Quand j'aborde avec toi ton royaume de vent,
Et je ne sais lequel pousse l'autre en avant
Dans ce désert obscur mitraillé d'étincelles.*

*Tes pas de chèvre-pied décousent la musique
Sur le fil où mon corps se dissout dans le tien,
Et je vois sous mes pieds briller comme du tain
Le papier perforé de la nuit mécanique.*

Robert MONTAL - 20

*Quand le jour a ganté tes mains pleines d'étoiles,
Je regagne mon lit par le chemin des toits
Et je m'endors, ivre d'espaces, entre mes draps,
Comme un vaisseau fantôme enroulé dans ses voiles.*

(Un royaume en Brabant.)

*Le péril aiguise sa faux
dans le soir hypocrite où je rode*

*Remplir l'espace de ma faim
avant que la nuit ne me l'ôte !*

*L'ombre et l'amour se font la guerre
dans l'aigre sueur du pavot
et mon chien
lape un reflet d'étoile éteinte
depuis mille ans*

*Silence d'émeri qui révulse les mots
aire carnée du rêve où j'erre
fougère
vénéneuse où je frotte mes lèvres*

Qui m'invite à l'amour ?

*Les ailes de oiseaux
trempent dans la mélancolie de ce printemps tisane*

*Ma cargaison chavire
ma songerie file à vau-l'eau
et mon appel muet
rebondit d'arbre en arbre*

*Assis sur le bord du talus
le ciel rajuste sa forêt*

(Topiques.)

*Silence de la chair
C R I muet*

*déchirure
Entre l'étoile et ton genou*

le ciel s'éteint

*Je trompe ma soif à l'étiage
d'une mémoire criblée d'amour*

*Débit zéro
de l'espérance*

(Topiques.)

Le septième est venu, le bras gauche en écharpe ;
Quelques plumes déjà lui poussaient au menton ;
« Tu n'en as plus pour très longtemps », dit-il, « partons » ;
Et sa voix peignait l'air avec un bruit de harpe.

Mon cœur, il ne faut pas sommeiller un instant ;
Je sens rôder la mort à d'invisibles signes ;
Tel, au petit matin, se réveillera cygne
Qui s'endormit hier, le coude négligent.

(Topiques.)

Robert MONTAL - 22

*Prendre le bac à Bacharach
Et que le Rhin me soit propice
Quand je dérade sur l'éclisse
D'un bouleau doux comme tes bras.*

*Jouer à ne plus être soi,
Mais un éclat de cette eau lisse
Qui perle un instant sur ta cuisse
Avant d'éclater sous ton doigt.*

*Et puis, cousu de sparadrap,
Me réveiller chez moi, Ulysse,
Dans le lit des sommeils complices
Qui sont l'apanage des rois.*

(Topiques.)

*Dialogue de sable
De la mer sans patrie
Avec le ciel de suie
De l'aube interminable*

*L'éternité se prend
Au piège du silence
J'épouse ta présence
Sur l'oreiller brûlant*

*Je donne un fils à l'homme
Qui vivra pour mourir
Dans le vieil avenir
De la terre où nous sommes.*

(Poèmes du temps et de la mort.)

*Araignée qui fais la morte
Pour ne pas mourir déjà,
Apprends-moi par quelle porte
On s'évade ainsi de soi,*

*Comment je pourrais moi-même,
Dans ma toile de soucis,
Sans mourir à ce que j'aime,
Ne plus être qui je suis.*

(Topiques.)

*Sous le jusant du toit que sale
Le givre marin de l'hiver,
Une chronique lapidaire
Tinte ce soir comme un cristal.*

*Les beaux jeudis à ciel ouvert,
Le cœur surpris qui se démaille
Et la blessure où le feu caille
Dans la banquise de l'éther.
Sous la tonnelle où le soleil
Sème ses décalcomanies,
L'impertinence qui s'appuie
Sur la peau douce du sommeil.*

*La main furtive à l'échancrure
De la chemise ravaudée
Et la connivence du blé
Sous l'empois de la confiture.*

*Le cœur d'osier qui tourne au van,
Le rêve interdit que l'on touche
Et la salive dans la bouche
Qui prend la saveur du fendant.*

Robert MONTAL - 24

*Enfance aux crimes impunis,
Qui saignez l'arbre sous l'écorce,
Votre faiblesse est dans ma force
Comme le ver est dans le fruit.*

(Topiques.)

*Quand mes bûchers seront éteints,
Que j'aurai l'âge qu'on me donne
Et qu'il ne viendra plus personne
Dans mon grenier samaritain ;*

*Quand mes yeux ne pâleront plus
Sous tes baisers de belladone,
Que j'entrerai tel une nonne,
Dans le désert de mes vertus ;*

*Quand descendra, comme un grappin,
Sur mon front que la peur humecte,
La nuit bourdonnante d'insectes
Qui n'est suivie d'aucun matin ;*

*Soleil de peau, mon malfaiteur,
Emporte-moi sur tes échasses,
Et que je sauve au moins la face
Si je n'ai pu sauver le cœur !*

(Topiques.)

La métamorphose.

Mon oncle Anchise est mort cette nuit. J'ai appris la nouvelle avec un soulagement si manifeste qu'aux yeux des miens je passerai désormais pour une enfant sans cœur. Je leur pardonne ; ils ne connaissent pas la vérité.

J'aimais bien mon oncle Anchise et je n'avais aucune raison de me défier de lui, bien qu'il ne sentît pas toujours très bon et qu'il eût parfois dans l'œil gauche une petite flamme jaune qui me faisait peur. C'était au demeurant le meilleur des oncles ; attentionné, prévenant, compréhensif et généreux. Il m'avait appris à nager – il était lui-même, en dépit de son poids, d'une grande agilité dans l'eau –, à jouer au tennis, à monter à cheval. Au contraire de mes parents, il ne m'avait jamais traitée comme une petite fille, et si j'enrageais parfois qu'il ne prît pas mes foudres au sérieux et n'accordât guère d'attention à mes larmes, j'étais très fière en définitive d'être considérée par lui comme une grande personne. Bref, j'entretenais avec mon oncle Anchise les meilleurs rapports du monde et ne trouvais pas tellement désagréable qu'il me caressât longuement la joue et la nuque, même si, à ce moment, s'allumait dans son œil l'inquiétante lueur jaune.

Pourquoi fallut-il ce jour-là que j'oublie de frapper avant de pénétrer dans son bureau ? Je savais pourtant bien que mon oncle Anchise détestait qu'on le dérangeât ; ma tante elle-même ne se hasardait que rarement chez lui et jamais qu'elle n'eût gratté d'abord de l'index contre le battant de chêne. Je devais avoir perdu la tête ; mais quand je pris conscience de mon imprudence, il était trop tard ; je me trouvais déjà au milieu de la pièce et le temps qu'il me fallut pour fuir me parut immense.

Si jamais légèreté fut sévèrement punie, ce fut la mienne ce matin-là ; je garde toujours l'insupportable vision dans la tête et je doute que la mort elle-même puisse m'en délivrer. À la place de mon oncle Anchise, il y avait, dans le fauteuil de cuir, un poulpe énorme qui me regardait. Jamais je n'oublierai l'éclat jaunâtre de ses prunelles, ni l'écœurante odeur de marée qui flottait dans la chambre.

Je restai figée sur place pendant plusieurs secondes ; puis je bondis vers la porte et descendis l'escalier en hurlant. Tante Marthe accourut à ma rencontre ; je me précipitai dans ses bras. Tandis qu'elle m'interrogeait, affolée par mon désarroi, la voix de mon oncle Anchise tomba du dernier palier :

— *Que t'arrive-t-il donc, petite fille ? Aurais-tu vu le diable ?*

Instinctivement, je levai les yeux. J'aperçus mon oncle à demi couché sur la rampe, son torse large et rassurant, sa moustache amicale, sa lippe

enfantine et gourmande. Il me souriait avec indulgence. Mais, dans son œil gauche, brillait toujours la mystérieuse petite flamme jaune.

Je gardai la chambre pendant trois jours, accablée par une forte fièvre. Malgré les questions de mes parents, j'eus la force de garder pour moi seule mon dévorant secret.

Je revis plusieurs fois mon oncle Anchise par la suite ; rien dans son attitude ne trahit jamais la moindre gêne. Mais quand sa moustache effleurait ma joue et que l'odeur de sa peau m'entraînait dans les narines, un frisson me courait dans le dos et j'en avais pour cinq minutes à recouvrer mon calme.

Maintenant que l'oncle Anchise est mort, je me sens délivrée d'une obscure menace et j'ai peine à contenir ma joie. Pour échapper aux reproches muets de mes parents, je me réfugie dans ma chambre. Debout devant la psyché, je m'amuse à loucher et à tirer la langue. Je pense à des choses agréables : à mes treize ans prochains, au cheval que mes parents m'ont promis, à mon amie Brigitte qui est devenue si laide, à mon petit cousin Fabrice dont j'aime tant caresser la nuque et les joues. Soudain, je m'arrête pile, le cœur serré d'une angoisse indicible ; je viens d'apercevoir dans mon œil gauche, dansante et légère comme un rayon de lune, une mystérieuse lueur jaune.

(La courte-paille.)

« Cette nuit », dit Lagnault, « j'ai aperçu le visage de ma mère, à la place de l'œil droit, elle avait un demi-œuf dur, je lui ai demandé si elle l'avait fait cuire, elle s'est approchée de la glace sans répondre, puis je me suis réveillé. » Le blanc de l'œil, le blanc de l'œuf... Un œil au beurre noir... Ma vue se brouille, je m'en bats l'œil, des œufs pochés... Et si les rêves n'étaient qu'une métaphore, voire un simple calembour illustré ? « Maintenant qu'elle est morte », dit Lagnault, « Je n'ai plus à m'en faire pour personne. Pour rien ni pour personne. La honte, la pudeur, la timidité, tout ça n'existe qu'en fonction des autres, de l'idée que les autres se font de vous, de la peur qu'on a du jugement des autres. » L'oncle Paul me lance un regard furieux, comment se fait-il que Pierre soit là, sans

menottes ni camisole de force, et s'il piquait une crise, hein ? s'il piquait une crise, qu'est-ce qui arriverait ? J'esquisse un sourire pour le rassurer, il détourne la tête, renifle, fouille ses poches à la recherche d'un mouchoir, essuie délicatement ses narines rouges. Un filet de morve gèle dans sa moustache. « Le bien, l'honneur, la vertu », dit Lagnault, « qu'est-ce que cela pourrait bien signifier encore pour un homme coupé du reste du monde, délivré de toute contrainte sociale, désaliéné ? » (J'ai hésité longtemps à employer ce mot, non certes parce qu'on ne le trouve pas au dictionnaire, mais parce que Lagnault ne l'a jamais utilisé et qu'il a traduit sa pensée d'une manière beaucoup moins précise. Mais le resserrement du dialogue (je dirais volontiers **la condensation** si le terme pouvait s'employer dans ce sens) fait partie du travail de l'écrivain ; à quel charabia pléthorique n'aboutirait-on pas si l'on s'efforçait de rapporter telles quelles les paroles prononcées ?) « Nous sommes conditionnés depuis l'enfance à n'agir qu'en fonction des autres. Seulement, moi, j'ai dépassé le point de non-retour. L'opinion des autres, je m'en fous totalement. Désormais, je vais laisser les autres agir à ma place, penser à ma place. Je vais dormir ... dormir... dormir... » Il répète le mot **dormir** une dizaine de fois, puis il se tait. L'oncle Paul soupire, visiblement soulagé. Derrière nous, le caquetage des cinq vieilles dames s'amplifie soudain et l'on distingue de petits cris, des rires étouffés, tout un remue-ménage d'oiseaux niais et clabaudeurs. Benoît se retourne, j'enlève mes gants, mon manteau, « tu as l'air gelé », dit Adrienne, « veux-tu du café ? Stéphane est chez Frédéric. Il déjeune là-bas. Et toi, as-tu mangé quelque chose ? Comment ça s'est passé ? » « Bien, très bien, non, je n'ai pas mangé, j'ai préféré ramener Lagnault directement à l'hôpital », il s'est retourné, il a foudroyé les vieilles dames du regard, « Silence dans les rangs ! ». Et le calme s'est rétabli comme par miracle, mais quand le corbillard s'est arrêté devant le cimetière, il s'est brusquement amolli, j'ai cru que j'allais flancher, « je vais te cuire une omelette », dit Adrienne, le blanc de l'œil, le blanc de l'œuf, il a refusé d'aller plus loin, il était tout pâle et défait, nous nous sommes assis côte à côte sur un banc, tandis que le cortège continuait sans nous, et pour la première fois j'eus vraiment pitié de lui. « Est-ce qu'il a tenu le coup ? », demande Adrienne, je hoche la tête en avalant mon omelette au lard. Benoît avait allumé une cigarette, il tremblait. « Ramène-

moi », dit-il, « allons-nous en avant qu'ils ressortent », nous avons filé comme des voleurs jusqu'à l'église où j'avais laissé la voiture, « tant mieux », dit Adrienne, « je le croyais moins fort », en cours de route il m'a parlé de sa mère et de l'oncle Paul, puis, sans transition, il m'a demandé si j'avais revu Noëlla, et comme je m'empêtrais dans ma réponse, à cause de la stupeur qui m'avait saisi, il s'est mis à rire et m'a dit : « rassure-toi, ça m'est égal, je n'ai pas l'intention de te la prendre », et j'ai vu passer dans son regard un bref éclair de malice.

*Le soir tombe, Adrienne a débarrassé la table, je bourre ma pipe Chacolm, celle dont le fourneau brisé ne tient plus que par la gaine, je réfléchis, je me sens bien, j'ai envie de commencer un nouveau roman, cette fois, ce sera une histoire purement imaginaire, je l'appellerai peut-être **Le bon sommeil**.*

(Le bon sommeil.)

La chambre est retombée dans le noir délavé de la nuit, j'ai chaud, des cercles colorés continuent à glisser lentement devant mes yeux en s'interpénétrant comme des anneaux magiques, « Où vas-tu? » fait la grosse, « Si on te le demande... », elle n'insiste pas, se retourne en pétant, je suis à peine dans le couloir que je l'entends ronfler à pleins tubes, comme ma grand-mère quand j'étais même, énorme pudding agité de mouvements spasmodiques et que je contempiais stupidement, assayant de comprendre comment l'on pouvait dormir assis et surtout produire ce bruit effrayant de basson enrhumé. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de ma petite enfance, un jardin, des prairies, une maison toute en longueur où j'avais toujours froid, des odeurs de cuisine dont s'imprégnaient mes robes, un chat farouche qui m'épiait du coin de l'œil, prêt à détalier au premier mouvement que je ferais vers lui. Quand elle ne dormait pas, ma grand-mère m'apprenait à prier, à chanter ou à réciter des poèmes qui, le plus souvent, me faisaient chialer, parce qu'ils étaient pleins de choses tristes, comme l'amour ou la mort. De mes parents, je n'ai jamais rien su ; je m'étais persuadée qu'ils vivaient dans un pays lointain et qu'ils reviendraient un jour. En attendant, mon univers se limitait au chat, à ma grand-

mère, à Germaine qui me donnait mon bain, à Bruno, le fils du facteur. Mais je régnais aussi sur un royaume d'images, de sons, de parfums, de goûts, entre lesquels je divaguais comme une barque à la dérive, tout juste apte à distinguer l'amer du doux, le déplaisant de l'agréable, le suspect du rassurant.

La lumière du couloir vacille, extrasystole sans gravité, je croise le nouveau stagiaire devant la salle de douches, il me fait son sourire maison, le peaufiné, l'irrésistible, « Tiens ! Marie-la-nuit ! Insomnie ? », plonge les yeux dans l'échancrure de mon peignoir, « J'ai un truc épatant pour guérir ça, tu viens ? », ses dents luisent dans la pénombre, je cherche en vain sur son visage un reste d'enfance auquel me raccrocher, mais non, tout est lisse et poli, sans faille ni lézarde, quand Gibou me disait, les yeux baissés et d'une voix maigre où il neigeait : « J'ai envie, on va dans ma chambre » (cette chambre qui, du reste, était aussi la mienne), je sentais mon cœur s'essorer et la joie irradier dans mon ventre, il m'enlevait maladroitement, me couchait sur son lit, promenait sur mon corps ses paluches tremblantes, et je pensais « Merci, mon Dieu, puisque Gibou m'aime encore », « bon », dit l'autre, « je n'insiste pas, mais tu ne sais pas ce que tu perds. »

(Tous feux éteints.)

Synthèse

L'unité d'une œuvre se mesure davantage à la permanence d'un climat (retour d'un thème privilégié, réseau d'images, choix langagiers) qu'à la fidélité à un genre littéraire (roman, théâtre, poésie, essai). L'œuvre de Robert Montal en témoigne, qui mêle le récit pour enfants au roman réaliste, déborde le réalisme pour s'annexer l'écriture du Nouveau Roman, et revient à la poésie comme à son port d'attache.

C'est en continuant d'explorer le monde imaginaire qui est le sien, que l'auteur nous devient peu à peu familier et reconnaissable. Si condition d'écrivain belge il y a, elle ne consiste pas dans un régionalisme même de bon aloi (le *Royaume en Brabant* est partout et l'imagination y vole *de Rome à Pontoise*, pièce XXVIII). La fidélité qu'un écrivain garde à sa nature profonde (d'autres diront ses fantasmes) est sans doute la plus difficile à maintenir sans faille et sans repentir. Les masques qu'il invente, les personnages où il se projette (*Jouer à ne plus être soi*, **Topiques**) n'enlèvent rien à son propos fondamental, qui s'avoue à tel détour de la phrase ou du vers : *Je me venge comme je peux...* (*Un royaume en Brabant*).

Avis définitif aux amateurs de bons sentiments : ils ne doivent pas se laisser prendre à l'allure faussement calme de telle élégie ni à la gouaille de telle chanson, mais faire davantage attention à cette violence que thématisent *La traque*, plusieurs nouvelles de *La courte paille* et, surtout, *Le bon sommeil*. La prose fournit le parfait exutoire à une compulsion originelle, native : comment reconquérir la liberté quand on l'a perdue, l'innocence quand elle a été flétrie, la confiance quand elle a été trahie, l'admiration quand elle a cessé d'être justifiée, l'espoir quand la nausée vous envahit ?

Le héros du *Bon sommeil* décharge son revolver sur les élèves de sa classe et en reste très satisfait. Celui de *La traque* s’amuse à séduire, puis à avilir l’amie de sa mère. D’autres mises à mort se donnent à lire dans le recueil de nouvelles : *La Déréliction*, *Manuela* ... Toujours, le thème de la vengeance est le même à se diversifier en parcours narratifs qui conduisent le personnage à l’accès de violence libérateur. C’est que la liberté constitue l’enjeu final. Ou bien les acteurs subissent la loi de l’Autre (famille, société, école), ou bien ils s’en affranchissent par une transgression brutale de tabous.

En mettant la liberté au terme de la quête du héros-sujet, le romancier, comme le nouvelliste, recoupe bien des voies tracées par de grands contemporains. La prétention à l’originalité se satisfera donc dans la mise en scène (en fiction, devrait-on dire), chaque fois réinventée, d’un nœud pulsionnel doté d’une productivité d’autant plus grande qu’il demeure partiellement latent.

Voilà bien l’exemple d’une œuvre écrite par nécessité. Sa modernité n’est pas ailleurs que dans l’adoption simultanée d’une forme et d’un sens, l’un et l’autre nullement gratuits. *Le bon sommeil* témoigne ainsi d’une évolution qui aurait comme point de départ un type de récit (*La traque*) où le personnage garde ses droits à la cohérence (psychologique) et comme point d’arrivée la mise en miroir du narrateur et du héros (indifférenciation entre François et son cousin, comme entre les deux patronymes de ces derniers, Benoît et Pierre).

La modernité ne serait-elle pas encore dans le refus de faciliter la tâche du lecteur pressé ? Le recours à l’expression poétique dresse déjà un rempart contre les tentatives de lecture rapide : le poème a toujours eu vocation de se faire re-lire. Mais la prose ? Déjà, les nouvelles de *La courte paille* mélangeaient sans trop de façons la parabole au merveilleux, le fantastique au réel. C’est dans une expérimentation des limites que se mesure la hardiesse des nouveaux modes d’écriture. Et, à coup sûr, Robert Frickx, essayiste, a-t-il soufflé à Robert Montal plus d’un enseignement tiré de la lecture (critique) d’un Lautréamont, d’un Nerval ou d’un Ionesco. Au

demeurant, Montal nous aura accoutumés à l'usage d'une double liberté, celle qui se déploie en fictions souvent agressives et celle qui rend au langage son mystère et sa densité.

Léon SOMVILLE.

Professeur à l'Université de Bruxelles (V.U.B.)